

Nadine Moussy



*Une bulle de vie*

Nadine Moussy

Une bulle de vie

© Nadine Moussy, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3583-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## ● *Prise de conscience*

Les rayons lumineux du soleil se frayaient un chemin au travers des rideaux pour venir s'éparpiller sur le couvre-lit de tuft rose. Alice accrochait ses pensées à tous ces petits points dorés. L'amas de mesquineries, les vulgarités, les bassesses dont elle avait été l'objet et qui l'avaient remuée tout-à-l'heure... elle avait beau s'évertuer à songer à autre chose, impossible !

Les double-rideaux gardaient la marque de la bataille qu'ils avaient livrée. Mais, qu'est-ce qu'un rideau, qu'est-ce qu'un double-rideau ?

Quelque chose qui sert à cacher la lumière, lumière extérieure, lumière intérieure. Cacher, toujours cacher ! Les gens portent des rideaux pour cacher ce qu'ils sont, cacher ce qu'ils font mais aussi ce qu'ils pensent, cacher leurs complexes et leurs jalousies.

Pourquoi masquer ce soleil à qui l'on doit la vie ? Elle, elle était fiancée au soleil, n'avait rien à lui cacher, si brûlant soit-il. Il pouvait l'envelopper, la caresser, autant qu'il voulait.

« Pourquoi suis-je dans cette cour des miracles ? » Sa main droite se promenait sur le lit à la recherche d'une caresse quelconque. Elle ne trouva que quelques peluches roses. Les larmes ne coulaient même plus. Son cœur était sec. Quelque chose de brisé, oui, certainement. Elle savait bien qu'au plus profond de son cœur brûlait encore l'espoir, avec la certitude d'une vérité qu'il fallait sans cesse rechercher.

« Ne compte que sur toi-même », se disait-elle. Rester sur le chemin qu'on a envie de suivre, qu'on sait devoir suivre. Comme si quelqu'un nous attendait au bout, un bouquet de fleurs dans les bras, rempli de parfums et de paix. La pluie maintenant faisait son apparition, traçant la vie en pointillés.

La pluie qui voilait toutes les vitres d'une buée de pudeur hypocritement superflue. Tout était gris. Les routes grises qui conduisent comme des rails sans faille à une autre route toute aussi grise. Les petits pantalons gris, les matières « grises ». Non, elle ne se résignerait pas à une vie grise. Envie de couleur, de rose, de blanc, de vert, de bleu du ciel, de rose des jours, de blanc floconneux des

nuages.

Où était ce temps, qui n'avait jamais quitté son cœur ? Éternellement regretté ce temps des moissons, l'odeur des foin, des récoltes sous un soleil torride, les escapades en bicyclette dans la campagne, des pieds qui foulent les allées du bois. La confiture sur la table de la cuisine et le cidre qui rafraîchit...

Perdu tout cela ? Jamais elle n'aurait cessé de retrouver ce bonheur, ces couleurs et ces odeurs multicolores. L'amour ? Évidemment il y avait l'amour. Mais l'homme n'est qu'un facteur du bonheur que chacun couve au fond de lui-même. Elle avait aussi l'impression que jamais elle n'avait trouvé dans ses relations avec l'autre sexe, une joie complète. Toujours la certitude d'un manque, de certains rapports à satisfaire avec ce sentiment de ne pas se comprendre vraiment.

L'amour par les hommes ? Était-ce possible ?

Cette incompatibilité constatée venait-elle d'elle-même, ou du fait qu'elle n'avait jamais rencontré la personne dont elle avait besoin ? Elle se promit de trouver la réponse à cette question. Même si cela prenait des années. Elle saurait. Elle ne finirait pas sa vie sans savoir, sans essayer, sans connaître cette joie intérieure, cette plénitude qui devait sans doute être le but de chacun, non cette résignation, cette petitesse, qui caractérisait la plupart des gens qui l'entouraient. Alors, oui, trouver le milieu qui lui convenait, s'enrichir et vivre, enfin.

*Un jour  
Je prendrai*

*La route du présent  
Du jour le jour*

*Du passer le temps  
Du temps à perdre  
Du temps perdu  
Pour le plaisir*

*Et je jouerai avec tout le temps  
Je jonglerai avec toujours  
Je chercherai la clé des champs  
Des chants d'enfants  
Et fleurirai tous les carrefours  
Où croisent les jours  
Et les soupirs.*

Les pavés de la terrasse repoussaient peu à peu les gouttes de pluie et le gazon devait maintenant sentir bon. Alice se redressa, enfila un pull, toute frileuse tout-à-coup, puis entra dans la salle de bains. Le miroir ! Le miroir lui renvoya une image laide et triste. Machinalement elle remit ses cheveux en place et se mit à chercher un portrait plus optimiste et plus harmonieux d'elle-même. Les autres la voyaient d'une certaine façon, différente de la sienne, mais cela n'avait aucune importance, à la veille de cette révolution qu'elle allait se permettre et imposer à autrui. Le fait d'en prendre conscience, la révolution était déjà en route, à cette minute précise. Elle ouvrit le tiroir du petit meuble à côté du lavabo, prit les ciseaux et tailla d'un coup une grande mèche brune qu'elle tenait dans sa main. Voilà ! Satisfaite de son dynamisme, soudain volontaire, elle taillada un peu partout la chevelure épaisse. Le sol était maintenant parsemé des miettes de son passé.

*Les gens  
Sont comme les herbes  
Les herbes folles ou rases  
Ou bien les mauvaises  
herbes  
Ca pousse  
N'importe quand*

*En anarchie*

*Au gré du vent  
En grain de folie  
En mélo-méli  
Toutes les races  
Et tous les genres*

*Toutes les tailles  
Et les couleurs...*

*Il est des herbes  
Qui s'enlacent  
Et pourtant d'autres  
Qui se mangent  
Il est certaines qui se touchent*

*Et malgré tout  
Ne se voient pas  
Il en existe de jolies*

*Que l'on caresse avec les  
doigts*

*Du bout des yeux  
Du bout du coeur  
Ou que l'on cueille*

*Il est des gens  
Comme les feuilles  
Tremblantes au moindre zéphyr*

*Il est des herbes  
Qui sont fleurs  
Avant de s'épanouir  
Quand d'autres naissent fanées  
Avant de s'évanouir*

*Et toutes les herbes qui jouent  
Avec les cheveux du soleil  
Moi je les voudrais garder  
Dans le livre  
De mes sommeils*

*Entre les pages du verbe aimer.*



## ● *Un matin parmi les autres*

Alice s'était réveillée de très bonne heure avec les pleurs de la petite Coralie. Coralie avait rêvé, comme elle le fait souvent après une journée mouvementée. Alors Alice l'avait consolée, une fois, deux fois, trois fois et plus dans la nuit, jusqu'au moment où le soleil était apparu, majestueux, au-dessus du toit de tuiles écarlates de la maison d'en face. Des nombreuses allées et venues qu'Alice avait effectuées, son mari n'avait évidemment rien entendu, trop occupé à ronfler. Ainsi avait-elle l'impression d'ailleurs qu'il ronflait dans la vie, indifférent et sourd à ce qui se passait alentour, la bouche ouverte à tout ce qui se présente, bon ou mauvais, l'inutilité, la médiocrité.

Dormir ! Dormir !

Alice en avait fortement envie, mais son sommeil était brisé. Elle en profita donc pour entamer le repassage, effeuillant le tas informe qui, grossissant de jour en jour, menaçait de quitter la corbeille. L'esprit libéré par un automatisme manuel, elle réfléchissait, et son imagination prenait alors des chemins imprévus, véhiculant des images de bonheur, de paix et d'harmonie familiale. Elle travailla ainsi pendant une heure et demi et contempla satisfaite, la pile multicolore sur la table de la cuisine. Soudain, une petite voix se fit entendre du couloir : « Maman, j'ai faim ! », suivie de celle de Victor, renchérissant. Le départ était donné à la course journalière avec le temps qui la mangeait et qui ne lui laisserait ce soir que quelques miettes.

Après un petit déjeuner frugal, les enfants, emmitouflés, le nez caché derrière une écharpe de laine, attendaient maintenant, le cartable à la main sur le perron. Coralie avait un joli cartable rouge. Une horloge y était représentée et les aiguilles indiquaient 4 heures. Celui de Victor était plus grand, de couleur verte et le petit garçon en était très fier. Alice ne se souciait aucunement de l'école, les notes étaient excellentes et elle ne cachait pas sa satisfaction, savourant sa chance tous les jours.

Le moteur était froid, refusant obstinément de démarrer, comme chaque hiver. Rien de plus agaçant, rien de plus énervant de sentir le temps s'écouler, le retard en perspective, à l'école, au bureau... Alice rageait au fond d'elle-même. Les enfants ne disaient rien, encore quelque peu endormis. Le sommeil se lisait dans les yeux verts de Victor qui regardait la rue sans la voir. Injustes contraintes du matin ! Elle songeait à tous ces petits enfants qui, ainsi que les siens, affrontaient la journée alors que leur coeur dormait encore. Et toute leur vie serait ainsi ponctuée d'horaires et d'obligations. Pourquoi ? Pourquoi au bout du compte ? Est-ce que le jeu en valait la chandelle ?

Ca y est, le moteur s'était décidé. Le démarrage se fit en trombe et la course commença jusqu'au premier feu rouge. Quand elle était seule, Alice aimait rouler vite. Surtout sur la route qui séparait son quartier du centre-ville. Là, elle s'en donnait à cœur joie. Deux ou trois virages assez larges, mais qu'elle prenait avec souplesse et habileté, ne perdant aucun centième de seconde. À l'école tout le monde était rentré. Les enfants allaient encore être grondés à cause de leur retard.

Un gros bisou, un regard vers ses deux bambins, et la voiture redémarra jusqu'au parking 50 mètres plus loin, où il fallut chercher une place, et finalement se garer sous les fenêtres du directeur. À part lui, personne ne s'y garait. Peu importait, il y avait longtemps qu' Alice était blasée des mesquineries et des ridicules protocoles quotidiens. Elle était au-dessus de tout cela.

Évidemment, dans le hall, elle ne trouva pas la clé de son compteur, et, plus elle cherchait, moins elle trouvait, sentant roder alentour la blouse grise et la mine renfrognée du chef du personnel. Celui-ci, d'ailleurs, n'avait d'indulgence, comme par hasard, que pour le personnel féminin qui lui accordait de temps en temps des faveurs, ce qu' Alice trouvait vulgaire, méprisable, et qui lui donnait mal au coeur.

Ainsi l'avait-elle trouvé, ce vieux fonctionnaire vicieux, un après-midi d'Avril, une secrétaire sur les genoux, les mains furetant sous sa mini-jupe. Ravalant son dégoût, cette dernière profitait amplement de ces tristes relations